

# NUMÉRO 70 – ÉTÉ 2009

## *sommaire*

ÉDITORIAL.....	2
LA PERTE DE LA PERCEPTION	
<i>Andreas Suchantke</i> .....	4
ALCOOLISME JUVÉNILE, QUE NOUS DIS-TU ?	
<i>Andreas Brunk</i> .....	20
CEUX QUI VOIENT DES OMBRES	
<i>Hugo Spalinger</i> .....	26
LA CRISE FINANCIÈRE, UNE CRISE DE LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE	
<i>Gaston Pfister</i> .....	35
COOPÉRATION AU LIEU DE CONCURRENCE	
<i>Dietrich Spitta</i> .....	44
MÉDITATION ET RECHERCHE	
<i>Anna-Katharina Dehmelt</i> .....	58
DE LA MÉMOIRE QUI SE SOUVIENT À LA MÉMOIRE QUI VOIT	
<i>Martina Maria Sam</i> .....	77
PRENDRE CONSCIENCE DE L'ACTION SPIRITUELLE DU KARMA	
<i>Martina Maria Sam</i> .....	84
DARWIN ET LE HASARD	
<i>Wolfgang Schad</i> .....	92
LA FORCE DES IMAGES ET LE MYSTÈRE DE « L'ENTRE-DEUX »	
<i>Michel Lepoivre</i> .....	95
LA CHRONOBIOLOGIE DANS LA PRATIQUE PÉDAGOGIQUE	
<i>Philipp Gelitz</i> .....	103



## La crise financière, une crise de la connaissance scientifique

### Nature, conditions d'existence et catharsis d'un monstre

Gaston Pfister

*« Mais une certaine épaisseur d'esprit est, paraît-il,  
une qualité presque indispensable  
sinon à tout homme mêlé aux affaires,  
du moins à tout profiteur sérieux. »*

Dostoïevsky<sup>1</sup>

Dans le numéro précédent, nous affirmions que des personnes éclairées ne connaissaient au fond absolument pas la véritable nature de l'argent et du capital<sup>2</sup>. La comparaison avec un monstre a suscité de l'étonnement : n'avons-nous pas des sciences économiques, des universités de renom dans le domaine de l'économie ? Parler de ce monstre ne serait-il pas, si l'on fait abstraction de quelques bêtes noires<sup>3</sup>, le fait d'ignorants en la matière et, en outre, une offense pour tous ceux qui travaillent dans ces institutions et donnent professionnellement le meilleur d'eux-mêmes ? La dimension globale de la crise, l'absence, hier comme aujourd'hui, de mesures véritablement curatives et, en contrepartie, l'approbation de la simple lutte contre les symptômes parlent en sens inverse. Les politiciens et les gens de la partie montrent clairement qu'ils sont à court d'idées. En complément à la conférence de Walter Johannes Stein<sup>4</sup>, cet article essaie, d'une manière volontairement un peu provocante, alors qu'on est encore en attente des révélations du président américain Barack Obama, de montrer que les causes de la crise ont pour fondement des réalités toutes différentes, et que, pour la surmonter, des mesures inhabituelles seront nécessaires.

---

Extrait du périodique *Der Europäer*, N° 6-7, avril-mai 2009, p. 17 à 20. Traduit de l'allemand par Benoît Journiac.

Pour parler de manière générale et simplificatrice, on a seulement besoin, pour utiliser dans la pratique les objets de la vie, de connaître leur *fonctionnement* et non pas leur *nature*. Ce « seulement » ne veut nullement amoindrir la valeur de cette connaissance *fonctionnelle* ni sa signification ! Les utilisateurs et ceux qui se situent au bas de l'échelle dans le domaine de la connaissance font confiance à la réputation solidement établie des universitaires. Ils imaginent à peine que ces derniers, dans le cas de complexités croissantes, sont quotidiennement confrontés à des dangers potentiels qui montent à peine à leur conscience. On peut encore admettre que la spécialisation isole, rétrécisse le champ de vision et donne, en conséquence logique de cela, des résultats inférieurs à ce que l'on attendait ; mais des « scientifiques » qui prêtent attention à la clarté et à l'honnêteté ne reconnaissent pas volontiers qu'il en résulte également un manque de précision dans les contenus, une confusion dans le langage, et que, *sans qu'on le remarque*, un élément étranger peut s'installer à la place de l'objet initial de l'étude.

### **Du « savoir » aux « systèmes de pensée »**

Les « Lumières » sont-elles responsables de cela ? Lorsque la science prit la place de la tutelle exercée au Moyen Âge par l'Église, elle le fit avec un *enthousiasme foncièrement honnête* et contagieux : elle promit de mettre à jour la vérité et la réalité en ce qui concerne Dieu et le monde. Alors qu'un Johannes Kepler se livrait encore à ses recherches dans un contexte de pensée religieuse d'une grande ampleur, Galilée restreignit la réalité à la perception sensorielle et aux mathématiques. Avec sa maxime célèbre « *Il faut mesurer ce qui est mesurable ; et ce qui n'est pas mesurable, il faut le rendre mesurable* », il présenta des résultats aboutis, et remarqua « *que la science a pour seul but d'alléger les difficultés de l'existence humaine*<sup>5</sup> ». Les aspirations scientifiques connurent une énorme désillusion il y a deux cents ans quand Kant formula les limites de la connaissance humaine pour la conscience ordinaire<sup>6</sup> : la science devait dorénavant se limiter à des choses et à des événements purement terrestres. Il s'installa une résignation concernant la connaissance de la réalité. Pour faire un résumé abrupt, disons que cela entraîna d'autres limites qui nous sont depuis lors très familières : Nietzsche proclama la mort de Dieu, et les scientifiques ajoutèrent « [...] *ce qui nous confirme notre position épistémologique, selon laquelle la recherche en physique n'a pas pour but de*

*dévoiler une "véritable nature" des choses, qui se trouverait "derrière" le monde sensible, mais bien plus de développer des systèmes de pensée pour maîtriser le monde sensible [...] ».*

### **Accumulation de capital et croissance de l'économie**

Au XIX<sup>e</sup> siècle, une telle connaissance *appliquée* s'allia à l'économie avec un prodigieux succès, sous la forme de la technique et du commerce, mettant en œuvre le taylorisme dans l'industrie. Comme moyen d'échange et comme équivalent du flot croissant de marchandises apparurent des capitaux énormes dont la croissance ne fut pas proportionnelle à celle de l'industrie, mais à proprement parler explosive. En effet, contrairement aux marchandises soumises à l'usure, l'argent, comme on le sait, au lieu de subir un vieillissement, connaît une croissance exponentielle due aux intérêts composés<sup>8</sup>. L'argent est ainsi responsable d'un effet d'aspiration permanent à l'égard des marchandises. À ce point, la pensée scientifique faillit, car elle considère la plupart du temps séparément l'argent et les marchandises, d'une manière idéologique et utilitaire. On pourrait reprendre l'exemple du grain de blé et du jeu d'échecs<sup>9</sup> pour montrer qu'une croissance matérielle infinie sur notre planète finie n'est qu'une abstraction irréaliste. La conduite des entreprises ne gaspille ni pensées ni logique pour les appliquer à l'économie à l'échelle nationale, et encore moins à une échelle globale. La compréhension humaine parvient à peine à suivre, aussi bien dans l'espace que dans le temps. Le célèbre exemple du nénuphar le montre. Après avoir exposé que la surface qu'il recouvre double chaque jour, on pose la question suivante : si, au bout de quinze jours, l'étang est à moitié recouvert, quand le sera-t-il entièrement ? Le seizième jour, bien sûr, et non le trentième ! L'être humain ressent comme non naturel ce viol de l'espace et du temps. Cela le rend malade et le laisse sans voix. Dans la nature, nous observons seulement une croissance définie et limitée : nos corps grandissent pendant seize à dix-huit années après notre naissance. Sur le fondement *matériel* achevé à l'âge adulte, une autre croissance, *immatérielle* (psycho-spirituelle), peut commencer qui, elle, peut s'amplifier sans limites.

La supériorité de l'argent qui vient d'être décrite réduisit les marchandises à l'esclavage. La « pompe à finances », fonctionnant à merveille, commença à mener l'économie à la baguette. Car la croissance de la masse monétaire nécessite un flux de marchandises correspondant, si

l'argent doit garder sa valeur. Ce diktat se dissimule derrière la sacro-sainte croissance économique, présentée comme une nécessité objective. Dans ce système concocté par des êtres humains, l'économie subit une dégradation : elle n'a plus à satisfaire les besoins, mais à permettre d'accumuler de l'argent. Comme W.J. Stein le décrit de manière pertinente, une « aide » fut apportée par la guerre, l'établissement de colonies et le pillage d'autres peuples. Des « scientifiques » planifient même pour l'avenir le pillage de la Lune, de Mars et d'autres planètes. Car lorsque les marchés sont saturés (crises), le capitalisme ordonne la destruction de marchandises (guerres) pour en produire de nouvelles et pouvoir de la sorte « gagner » encore de l'argent. En même temps, on prétend vouloir absolument éviter les crises et les guerres !

### L'enchantement de l'argent

De l'argent-papier avec une couverture en or remplaça les métaux précieux dont la quantité, sous la forme de pièces ou de barres et de lingots, ne suffisait plus pour constituer un équivalent aux marchandises. Jusqu'en 1934, on pouvait, par exemple, échanger un dollar contre 1,5047 gramme d'or fin.

Lorsque le président Nixon, le 15 août 1971, à l'occasion de la énième crise, décréta nul et non avenu ce droit d'échange pour une contre-valeur matérielle, des traits caractéristiques de la nature d'un monstre et la puissance de ce dernier commencèrent à devenir visibles. Depuis lors, en effet, la *Federal Reserve* (la banque d'émission des États-Unis) fait imprimer des billets en papier qui, en eux-mêmes, sont dépourvus de valeur, et fait confiance au Mammon qu'elle assimile à « Dieu », induisant en erreur, de la sorte, les citoyens de son pays. Elle agit ainsi comme l'ont fait jusqu'alors les politiciens américains, en mettant l'esclavage et la piraterie à la place de la liberté et de la démocratie. Dans ce « néant », le monstre actif à l'arrière-plan de tout cela veut édifier son « univers », en bafouant avec un souffle glacial et avec des mensonges les étapes d'évolution franchies jusqu'à maintenant par l'humanité, et en les méprisant. Il put par ailleurs mettre d'autres succès à son actif : aidé par des banques, des États et des demi-vérités, il poussa à ce que l'on confère *tout de même* un caractère de marchandise à cet argent qui n'est que du vent. Avec *cet* argent, auquel la loi donne une légitimité *simultanément* comme marchandise, comme étalon de valeur variable, comme objet de

spéculation convoité et comme moyen de placement, les « sciences économiques » et, à leur suite, certainement *tout un chacun*, pratiquent la magie la plus noire qui soit, même si c'est de manière semi-consciente ou inconsciente. Car on mesure les « produits financiers » à la même aune fortement élastique que les produits réels destinés à nos besoins quotidiens. Le caractère non quantifiable du monstre rendit possible une mesure au moyen d'unités dépendantes de la spéculation, en application du principe de mesure « espérance ». Pourquoi 1 cm ne pourrait-il pas valoir demain 10 cm ? Qu'est-ce qui se dissimula donc avec succès derrière les prétendues « *mesures d'urgence exceptionnelles pour protéger l'économie américaine* » prises par Nixon ? Réponse : le monstre. La croissance économique à perte de vue n'est pas parvenue à contenir, au moyen de ses gardes-chiourme, l'armée déchaînée des sauterelles et des spéculateurs. Avec la globalisation, la croissance monétaire prit vraiment son essor, *avec cette fois l'approbation des États*, et franchit des limites tragi-co(s)miques de milliards d'euros. La corruption politique et des droits cultivés depuis l'époque romaine ancienne aidèrent à occulter les côtés positifs de la globalisation.

### **Du monstre et de ses effets**

La corporation des sciences économiques ne manifesta guère d'opposition. Ne se consacrait-elle pas à des tâches plus lucratives ? Le consommateur normal ne remarqua d'ailleurs pas grand-chose au début : argent, capital et banques continuaient dans un premier temps de *fonctionner*. Mais soudain, le déplacement de capitaux immanent au système s'accéléra, rendant les riches de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres. La terreur de l'épargne commença. À bien des endroits, des écoles et des hôpitaux connurent la débâcle financière ; pour obtenir un crédit, il fallait d'abord prouver qu'on n'en avait pas vraiment besoin. Les présidents des caisses de pension se faisaient réprimander quand ils ne « *tiraient* » pas du capital investi *beaucoup plus* que des intérêts insignifiants. On doit dire rétrospectivement que, comme les responsables des banques et les pauvres d'esprit scientifiques, ils avaient été dépassés par le monstre avide. Car il leur manque une *connaissance en profondeur* des processus de vie et de mort dans l'organisme social<sup>10</sup> ; on peut comparer cet état de fait à celui des médecins, qui accomplissent de brillantes performances sur l'organisme humain, mais ne sont par ailleurs nullement dérangés de ne pouvoir définir

de manière judicieuse des *réalités* telles que la santé, la maladie, la vie et la mort. Le début et la fin de la vie se déroulent comme il plaît à Dieu et, entre-temps, on *observe* des choses plus ou moins satisfaisantes. Il en va tout autrement pour l'organisme social, étant donné que les spéculateurs, en particulier, et les autres chasseurs de bonus aiment particulièrement parvenir *ponctuellement* à des réussites ostensibles, sans que le pillage de la planète ou le mépris des êtres humains ne les dérangent. Ils jonglent avec des chiffres abstraits, détachés de la réalité. « Dieu » avait créé l'organisme humain. Des êtres humains aveugles à la réalité, n'exerçant leur penser peu aiguisé qu'à l'intérieur de systèmes, créèrent au sein de l'organisme social un monstre auquel ils transmirent (transmettent) la responsabilité et la maîtrise de tout ce qu'ils ne pouvaient pas réellement comprendre eux-mêmes. Les apprentis sorciers sont maintenant très étonnés de ne pouvoir chasser l'esprit qu'ils ont eux-mêmes fait venir.

### **1919 : une situation comparable et une alternative oubliée**

Après la Première Guerre mondiale, les États d'importance mondiale essayèrent, exactement comme aujourd'hui, de trouver une solution concertée pour éviter que la crise ne se reproduise. Le 14<sup>e</sup> des points du président américain Wilson contenait à ce sujet l'exigence que soit créée une instance supra-étatique, une confédération d'États. À l'occasion d'une conférence publique<sup>11</sup> dans la salle du conseil de Berne, Rudolf Steiner en vint à parler de ce plan d'une confédération d'États et recommanda une orientation différente, aujourd'hui de la plus brûlante actualité.

Steiner ne posa pas la question de ce que les États devaient faire, mais celle-ci : « *Qu'est-ce que les États doivent s'abstenir de faire pour le bien de l'humanité ? Sous bien des rapports, nous avons appris par les événements épouvantables des dernières années ce que les États ont mis en branle par leur action [...]. Nous ne pouvons pas nier que ce sont les États qui ont conduit l'humanité dans cette épouvantable catastrophe. Une fois qu'un être humain a vu qu'il peut provoquer toute sorte de calamité par ses actes, il n'est pas toujours nécessaire qu'il se demande comment il pourrait agir autrement. Ne serait-il pas plus utile de se demander une fois ceci : n'est-il pas préférable que j'abandonne à quelqu'un d'autre l'exécution de ce que j'ai mal réalisé ? Alors, voyez-vous, la question prend une tout autre tournure.* »



## Confiance en la science ?

À cette époque, l'appel de Steiner se perdit dans l'espace. Le fiasco de la Société des Nations, d'autres désirs de souveraineté et des actions guerrières des États conduisirent à la Seconde Guerre mondiale et aux conflits qui s'ensuivirent, à la poursuite de la mise à sac de notre planète, et à des conduites non respectueuses de l'être humain. On était secoué, il y a peu, de devoir entendre au forum économique mondial de Davos les phrases creuses des coryphées de la politique ; ils parlaient de la *confiance* qui devait être rétablie le plus rapidement possible, après qu'elle avait été aussi profondément foulée aux pieds auparavant, comme nous l'avons exposé avec la concision nécessaire.

Revenons à la crise financière et économique actuelle : disposons-nous seulement d'un « *Yes we can* », ou bien d'une solution fondée que nous pourrions mettre en pratique ? Pour cela, de simples sciences appliquant des théories ne suffisent pas davantage que des litanies bien pensantes qui considèrent l'argent et le capital séparément du contexte réel dans lequel ils agissent et pour lesquelles la crise actuelle ne serait à aborder qu'avec des *techniques financières*, en injectant de l'argent ou en supprimant les intérêts<sup>12</sup>, avec un revenu de base ou d'autres idées populistes de ce genre. N'est-on pas en droit d'attendre de la science, la marque distinctive de notre époque, une réponse plus sensée ? Mais il faudrait d'abord qu'elle se libère des entraves étatiques étouffantes pour pouvoir s'amplifier jusqu'à devenir une véritable science de l'esprit, *qui pourrait véritablement comprendre ce monstre impossible à quantifier ou à mesurer et donc agir concrètement face à lui*.

## Une alternative qui mérite que l'on y réfléchisse

Avec sa géniale idée de la triarticulation sociale, Rudolf Steiner montre, en tant que *résultat obtenu par la science de l'esprit*, où et comment les États pourraient intervenir pour traiter la crise. Pour cela, ils n'ont besoin ni de slogans creux, ni de nouvelles troupes fortes de 50 000 personnes, ni de bombardiers offensifs. Car on ne peut anéantir des êtres spirituels que spirituellement et non physiquement : *les États devraient laisser le monstre mourir de faim en se séparant des prairies sur lesquelles il paît*. Car aussi longtemps que le monstre peut brouter par-delà la clôture dans les jardins scientifique, juridique et économique d'un *corps étatique commun*,

il engendre en réalité *en tant que contre-effet processuel* la guerre, le commerce et la piraterie. Celui qui n'a jamais vécu ces trois tristes sires réunis dans son environnement direct peut se vanter d'être bienheureux. Peu importe les surnoms humains que les politiciens ou les experts financiers peuvent bien imaginer pour des « solutions innovantes » à cette crise ; ils pourront exercer leur action de tromperie aussi longtemps que les citoyens ne se décideront pas à donner leur indépendance et leur autonomie à la *vie de l'esprit*, à la *vie juridique* et à la *vie économique*. Seule cette mesure paralyserait les forces hostiles, exerçant une action illégitime *au sein d'un corps social*. Les vieux ennemis jurés que sont par exemple la *liberté* et *l'égalité* ne peuvent s'épanouir que dans leurs domaines propres : *vie de l'esprit*<sup>13</sup> et *vie juridique démocratique*. Réunis, ils conduisent à la paralysie et à la mort culturelle collective. Séparés, ils ouvrent des possibilités pouvant conduire à une nouvelle manière de penser les choses et, en conséquence, à des formes prospères de vie en commun des êtres humains.

Une vie de l'esprit autonome ne permet pas une prise de pouvoir de l'économie, si bien que l'archevêque de Dublin, Richard Whately, ne doit plus craindre que « *l'on mette un jour en doute les théorèmes d'Euclide eux-mêmes si des intérêts financiers et politiques en venaient à être en contradiction avec eux* ». Une vie de l'esprit libérée permet l'expression des individualités, l'éclatement des limites de la connaissance que les sciences posent en paradigme et, par là, permet un véritable progrès culturel. Une économie autonome et associative qui ne subirait plus le joug de l'argent annule les erreurs de conduite et les limitations des facultés humaines, de sorte que des *êtres humains* produisent des marchandises de grande valeur pour leurs besoins réels et selon des points de vue sociaux et écologiques. L'État démocratique indépendant se refuse à exercer une influence sur la vie de l'esprit et la vie économique et également à subir une influence de leur part. Il lui reste seulement le droit de rendre ce scénario sûr et de l'imposer. Et cet argent et ce capital bien aimés ? Aussitôt qu'il se sépare de l'État de droit, le monstre se métamorphose en un prince que l'on ne peut acheter, que l'on ne peut plus utiliser que pour des choses que les *esprits humains* considèrent comme sensées, bonnes et justes. Laissons la parole à Steiner : « *Ce n'est pas une utopie qui est esquissée par là. Car on ne tient nullement ces propos : cela doit être mis en place de telle ou telle manière. On se contente d'indiquer comment les êtres humains eux-mêmes vont organiser les choses s'ils veulent agir en communautés correspondant à leurs intentions et à leurs intérêts*<sup>14</sup>. »

## NOTES

1. *L'Idiot*, tome 2, 3<sup>e</sup> partie, I. Cité d'après [ebooksgratuits.com](http://ebooksgratuits.com).
2. *Der Europäer*, 13<sup>e</sup> année, N° 2-3, *L'Esprit du temps* N° 69.
3. La mention des États-Unis, lieu d'origine de la crise financière, et les citations de Rudolf Steiner concernant l'instrumentalisation des concepts ne doivent en aucun cas être comprises comme une attribution de la faute au peuple américain ! Cette problématique tragique, dans laquelle de sombres arrière-plans et également l'échec de l'Europe du centre jouent un rôle, demande à être étudiée plus en profondeur à la lumière de la science de l'esprit. Voir Rudolf Steiner (*La mission des âmes de quelques peuples*, GA 121, Éditions Triades, Paris, 1998, p. 170-178, 181, etc., de l'édition allemande), de même que plusieurs articles publiés dans *Der Europäer*, par exemple par Andreas Bracher.
4. « L'attitude face à la question sociale et la création et la destruction contrôlées de l'argent », *L'Esprit du temps*, N° 69, printemps 2009.
5. Bertolt Brecht, *La vie de Galilée*.
6. On trouvera des indications très détaillées et fondamentales dans les œuvres de Rudolf Steiner, GA 1 à 4.
7. P. Jordan, *Die Physik des 20. Jahrhunderts*, cité par P.E. Schiller, *Naturwissenschaft und Geisteswissenschaft*, Dornach, Verlag am Goetheanum, 1957.
8. Cela signifie une croissance qui double en fonction du taux d'intérêt composé. Si l'on divise le nombre 70 par le taux d'intérêt, on obtient approximativement le temps de doublement du capital. Par exemple, 14 ans à 5 %, 10 ans à 7 %, etc.
9. Selon une légende indienne, le sage brahmane ayant inventé le jeu d'échecs demanda pour seule récompense une quantité de blé déterminée de la sorte : on place un grain sur la première case, deux sur la deuxième, quatre sur la troisième, huit sur la quatrième, et on continue en doublant le nombre à chaque case. Il apparut que, sur la 64<sup>e</sup> case, on devrait mettre  $2^{63}$  grains de blé, c'est-à-dire la récolte de 1 000 ans sur la Terre entière (400 milliards de tonnes).
10. Hans Georg Schweppenhäuser, *Das kranke Geld*, Fischer Taschenbuch.
11. Rudolf Steiner, conférence du 11 mars 1919 à Berne, dans *L'être humain libéré*, GA 329, Éditions Anthroposophiques Romandes (ÉAR), Genève, 2007 (traduction différente).
12. « Vom rechtmäßigen Zins – Versuch zu einem zeitgemäßen Verständnis », *Der Europäer*, 10<sup>e</sup> année, N° 8.
13. Le travail doit être également considéré comme faisant partie de la vie de l'esprit et non pas de la vie économique, la vie juridique assurant les aspects juridiques.
14. Rudolf Steiner, *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social*, GA 23, ÉAR, Genève, 1991, p.19 (traduction différente).